



Non, Madame Millet, on ne « sort » pas d'un viol comme d'une grippe

Par [Martine Roffinella](#) - 13 janvier 2018 Chère [Catherine Millet](#), comme toute une chacune j'ai lu, non sans consternation doublée d'une immense tristesse, vos multiples déclarations auprès des médias concernant le viol, les hommes, et dernièrement encore votre « compassion » pour les « frotteurs ». Si vos propos n'ont pas été trahis ou tronqués, vous dites : « Alors d'abord, une femme ayant été violée considère qu'elle a été souillée, à mon avis **elle intériorise le discours des autres autour d'elle** (...) ». Et pour enfoncer le clou, si j'ose m'exprimer ainsi, vous ajoutez : « **Ça c'est mon grand problème, je regrette beaucoup de ne pas avoir été violée. Parce que je pourrais témoigner que du viol, on s'en sort** ». Il existe fort peu de chance pour que vous ayez entendu parler de ma petite personne, même si nous avons été réunies par les éditions du Seuil dans la même « bibliothèque rose » pour nos ouvrages respectifs (*La Vie sexuelle* de Catherine M. pour vous et mon roman *Le Fouet*). Eh oui ! j'explore les domaines des relations de soumission/domination depuis de nombreuses années et à ce titre j'ai publié un certain nombre d'ouvrages érotiques. Vous ne pourrez donc pas me classer dans la catégorie des « vieilles » et/ou « très laides », car je suis plus jeune que vous et avec un physique que d'aucuns jugent plutôt agréable. Je me permets de reproduire ici votre édifiante déclaration à ce sujet : « Il faut prendre conscience de la souffrance des femmes **qui sont par exemple des femmes très laides, ou les femmes âgées, et que plus aucun homme n'a envie de harceler sexuellement.** » Ne cherchez pas non plus à me classer parmi les « lesbiennes mal baisées », vous perdrez votre temps et cela ne manquera pas d'estomaquer les gens qui me font la grâce de me lire (et les éditeurs qui me donnent la chance de publier). Chère Catherine Millet, votre soif d'occuper le terrain des médias est connue, d'ailleurs je vous en félicite, c'est une vraie réussite. Vous voilà interviewée partout. Peut-être vous sentez-vous revivre et jouir, c'est parfait, j'en serais très contente pour vous. Mais laissez-moi vous dire ma profonde indignation devant vos propos concernant le viol des femmes, que vous cherchez à transformer en un événement mineur, dont il faut bien vite guérir sans se pourrir la vie avec ça. Non, Madame Millet, on ne « guérit » jamais d'un viol, on compose, on essaie de vivre avec vaille que vaille, selon sa personnalité, ses moyens, son entourage et le milieu dans lequel on est. Non, Madame Millet, on n'oublie JAMAIS des doigts et/ou un sexe qui ont fourragé en vous avec violence. On en garde l'empreinte toute sa vie, non pas comme une cicatrice, mais comme une plaie ouverte avec laquelle il faut âprement négocier. Non, Madame Millet, les frotteurs ne sont pas à plaindre, tout comme les hooligans ils sont souvent issus d'une classe aisée et ont un bon niveau intellectuel. C'est une perversion porcine qu'il est très convenable de dénoncer et de « balancer » car ces hommes-là n'ont que faire de votre « compassion », ils sont en pleine possession de leurs moyens et savent parfaitement ce qu'ils font. Ils vous remercient d'ailleurs de votre médiatique caution, voilà qui va les encourager à poursuivre – ne voyez-vous donc pas qu'ils se paient votre tête ? **Mais revenons au viol, Madame Millet, que vous « regrettez » de ne pas avoir vécu.** Ma légitimité pour en parler est claire : j'ai moi-même subi des violences sexuelles à l'âge de 12 ans, dont je ne me suis jamais remise – même si ça ne se voit pas et que j'ai au contraire exploré en tant que romancière le domaine de l'érotisme pour essayer de comprendre, de conjurer cette malédiction. J'en ai fait ce livre, *Le Fouet*, qui est une vengeance contre « Monsieur F. » – et j'ai justement utilisé la fiction joyeuse pour en parler sans dramatiser ni « intérioriser » la souffrance de qui que ce soit – mais de qui donc ? la mienne me suffit amplement, soyez tranquille ! Violer l'intimité d'une femme (ou d'un homme, d'ailleurs !) est une dévastation profonde. On a le ventre et la tête raclés jusqu'à l'os. On n'est plus qu'une carcasse brisée, où la peur seule prend place à vie. Vous avez une chance folle d'avoir été épargnée par ce fléau, que des millions de femmes vivent comme un cataclysme épouvantable dans leur corps et dans toute leur personne. Tout est ébranlé après un viol. Tout est fissuré à jamais. La confiance en soi est irrémédiablement perdue. La sexualité ne pourra plus jamais être vécue de façon simple. Pour ma part, je suis devenue alcoolique en très grande partie à cause de ces violences sexuelles dont je ne me suis jamais remise. Par chance à l'âge de 52 ans j'ai choisi la vie et ai cessé de boire – je suis alcoolique abstinente depuis bientôt 5 ans. Mais je me garde bien de faire de mon cas « positif » une généralité. Je pense à toutes ces femmes saccagées par des porcs qui ont une queue à la place du cerveau et qui en sont encore à vouloir jouir de leur domination sur la « femelle » contrainte. Pénétrer un sexe de femme sans y être invité, c'est commettre un crime. Car en effet, c'est une partie de la femme qui meurt quand elle est violée – une partie d'elle qui ne revivra plus jamais, et qui s'enfuit en même temps qu'elle se lavera du sperme dont son violeur l'aura

souillée. **Mais cela, Madame Millet, vous ne pourrez jamais le comprendre, puisque vous n'avez pas eu cette « chance » d'être violée.** À vous lire, j'ai l'impression que vous confondez les petits jeux sado-masochistes entre adultes consentants et l'effraction lourde d'un sexe d'homme dans le corps d'une femme épouvantée. Je peux vous dire qu'être violée, ça fait mal. On s'en souvient à chaque instant. La chair a une mémoire éternelle de ces douleurs-là. Je vais avoir 57 ans et j'ai toujours, 45 ans après, l'odeur de ce porc dans les narines, je me rappelle chacun de ses gestes, la façon dont il m'a forcée de le masturber, son sperme qui sentait le poisson sur mon ventre : tout, chaque image est intacte. Je n'en fais pas un drame. Je n'en veux pas aux hommes de la terre entière. Je ne suis pas puritaine ni castratrice. Je ne suis rien, en somme. Rien qu'une femme profondément blessée et outragée par vos propos. Une femme vivante et debout – comme tant d'autres – fière d'avoir survécu et de pouvoir sourire au plaisir. **Martine Roffinella, Ecrivaine**

Martine Roffinella (née en 1961) est une femme de lettres française. A l'âge de 26 ans elle publie son premier roman, Elle (1988, éd. Phébus), qui traite de la passion amoureuse d'une adolescente pour une de ses enseignantes. Il suscite l'intérêt de Bernard Pivot, qui invite alors son auteure dans sa devenue mythique émission « Apostrophes ». Depuis, Martine Roffinella a publié une quinzaine d'ouvrages, dont le remarqué Le Fouet (éd. Phébus, 2000 ; puis Points-Seuil, 2009). Son livre L'Impersonne (éd. François Bourin) a été finaliste du Prix Marie Claire du roman féminin 2017. Son dernier roman, Camisole-moi, paraît en ce moment aux éditions François Bourin, et sera suivi, en avril 2018 chez ce même éditeur, d'un essai intitulé : J.-C. et moi.



Les bonnes mauvaises rencontres de Josyane

Savigneau Par [Martine Roffinella](#) - 12 janvier 2018

CE QUI ME PLAÎT, C'EST LA SINGULARITÉ. LA DÉCOUVRIR ET TENTER DE LA DIRE, DE LA FAIRE PARTAGER. J'AIME TOUS CEUX QUI ONT UNE CERTAINE FOLIE, AFFICHENT LEUR NARCISSISME, LEUR MÉGALOMANIE S'il existe une façon de lever partiellement le voile sur qui « habite » vraiment, au-delà des clichés et autres cancons germanopratsins, l'emblématique signature « Jo. S. », c'est dans La passion des écrivains que le lecteur curieux la découvrira ! Muni de ses bons yeux gourmands il récoltera ainsi, rencontre après rencontre et telles de délicates mises en bouche offertes à chaque page, les subtils indices d'une sensibilité inouïe. Icône pour certains, météorite pour d'autres, Josyane Savigneau, responsable du célèbre « Monde des Livres » entre 1991 et 2005, dont les « papiers » étaient guettés (dans la joie ou dans la crainte) par tous les acteurs de la sphère littéraire (et pas seulement !), nous partage ici une série de portraits uniques. Nous voici les invités – et non les voyeurs – de séquences de vie exaltées et exaltantes, sortes de courts-métrages vif-argent nous catapultant au pays du talent et des mots qui ont fait ou referont, construit ou déconstruiront ce que nous sommes ou ce que nous deviendrons. « Jo. S. » s'était un peu dévoilée dans son récit Point de côté, publié en 2008 (Stock). Mais c'est ici, dans son rapport même aux écrivains, qu'on pourra le mieux l'appréhender, dans le feu d'un enthousiasme inextinguible et d'un engagement « couillu » qu'on aimerait rencontrer plus souvent ces temps-ci. Highsmith, Sagan et tant d'autres... 29 « exercices d'admiration », comme elle les nomme si plaisamment, nous sont donc offerts, et chacun se réglera des rencontres de « Jo S. » avec Patricia Highsmith (« La Reine noire »), Françoise Sagan (« À toute vitesse »), Régine Desforges (« Une odeur de soufre »), Pierre Bergé (« À l'heure de la mémoire »), Styron, Rushdie, Lessing, sans oublier l'excellente Eudora Welty, la « clandestine » Dominique Rolin, et Sollers, l'ami de toujours... – la liste est impressionnante, à la fois dans la qualité des personnes rencontrées que dans la diversité des approches proposées. Chaque « visite » de Josyane Savigneau à un écrivain ne nous place pas en fragrant délit d'indiscrétion triviale, car nous ne sommes pas à l'extérieur du livre mais dedans, accueillis en honorés convives. C'est bien là toute la saveur première de cet ouvrage, qui nous invite à vivre un moment rare sans jamais glisser vers la révélation oiseuse. Ici tout est partage, tout sonne vrai entre gens qui aiment la littérature et les écrivains. « Je préfère avoir un bureau avec une fenêtre à laquelle je ne fais pas face », dit Patricia Highsmith – et immédiatement nous l'imaginons en train d'écrire « tournée vers un mur aveugle ». Chaque apprenti écrivain devrait par ailleurs lire et relire sa façon de se considérer : « [...] je ne suis pas une personne brillante, je refais tout trois fois, et j'écoute les remarques de mes éditeurs. Il nous arrive de discuter trois quarts d'heure pour un mot. J'aime beaucoup ça. C'est un métier de précision [...]. » « Moi, je sais à quoi m'en tenir sur mes petits romans. Je n'ai pas à en avoir honte, ce n'est pas de la mauvaise littérature, c'est du travail honnête. Mais je sais lire. J'ai lu Proust, j'ai lu Stendhal... Des gens comme ça, ça vous rabat le caquet. » C'est Françoise Sagan qui parle – autre rencontre

absolument savoureuse relatée dans l'ouvrage –, dont Josyane Savigneau souligne la générosité et dit d'elle qu'elle « a su préserver trois choses qu'on aimerait voir mieux partagées : la lucidité, la capacité à admirer et le goût du rire ». Beauvoir : une rencontre à part

C'est en lisant le « portrait » de Simone de Beauvoir qu'à mon sens le lecteur attentif découvrira une Josyane Savigneau plus près de l'os et à cœur ouvert. « [Beauvoir] m'avait permis d'être là, de faire ce métier, d'échapper à un destin programmé, de tenter d'inventer ma vie et ma liberté. D'être qui je suis. » On brûle évidemment d'envie de lui demander « qui elle est », et, au-delà d'un parcours professionnel d'une formidable richesse, qu'est-ce qui a bien pu la motiver pour poursuivre, sans mollir ni se lasser, sa quête toujours renouvelée des écrivains. C'est encore du côté de la révélation-révolution que constitua l'œuvre de Beauvoir dans la destinée de la brillante journaliste que se trouve peut-être la réponse. « Lire Simone de Beauvoir pour apprendre à penser », écrit Jo S. « Choisir et se choisir, quel que soit le prix. Préférer, à tout, sa liberté, quel qu'en soit, là aussi, le prix. » Mais encore ? veut-on un brin insister. Qu'est-ce qui fait vraiment courir Josyane Savigneau ? « Au fond, c'était toujours le même désir : approcher quelqu'un qui ne me ressemblait pas. » Pour notre plus grand régal et ad libitum ! Josyane Savigneau, sur les « exercices d'admiration » auxquels vous vous livrez passionnément, vous faites ce constat (p 10) : « J'ai vite compris que l'intérêt du portrait, comme de la biographie, n'est pas d'expliquer l'œuvre par la personne, mais de voir comment, parce qu'on fait une œuvre, on vit et on pense " autrement ". » Pourriez-vous nous expliquer ici en quoi consiste exactement cet « autrement » si fondamental ?

Je crois que chez les gens qui ne se contentent pas d'écrire des livres, ou de peindre des tableaux, mais se pensent dans la durée, font une œuvre, parfois dans la difficulté, parfois longtemps ignorée, parfois reconnue posthument, toute l'existence est orientée par ce désir d'œuvre. Et que cela conditionne leur rapport au réel et leur rapport au temps. C'est pour cela que je ne crois guère qu'on puisse être journaliste et écrivain. On peut être un écrivain qui écrit dans les journaux. Pour faire entendre une autre voix. Pas pour être transformé en journaliste littéraire, comme je le vois aujourd'hui dans certains journaux. La temporalité journalistique, très chronologique, est totalement contraire au temps des artistes.

Votre ouvrage offre une très grande diversité de portraits (29 au total) qui ne se limitent pas aux écrivains. Éditeurs (Claude Durand, Jérôme Lindon...), comédiens (Edwige Feuillère...), ou gens de culture en général y trouvent aussi une place de choix. Vous écrivez que « s'il y a, au bout du compte, un lien entre toutes ces personnes, c'est qu'elles sont elles-mêmes des figures romanesques. Et qu'elles ont une passion commune, la littérature, et la conviction que, d'une certaine manière, elle sauve le monde ». En quoi, selon vous, la littérature peut-elle constituer un salut universel ?

Un salut universel je ne sais pas. Mais un lien, une manière de se reconnaître, même si on appartient à des milieux très différents, je le crois. Et puis, quand on ne sait pas écrire de romans, on peut aussi tenter de vivre de manière romanesque. Philippe Sollers, dans Portraits de femmes (Flammarion), parle d' « artistes de la vie » : « Le spectacle, le plus souvent mécanique et navrant, de la société, ne les impressionne pas. Je les ai rencontrées, ces artistes de la vie, tous mes romans parlent d'elles. Elles sont reconnaissables au fait qu'elles ont dû surmonter des situations difficiles et des tonnes de préjugés. Elles connaissent le noir, elles aiment le bleu. Une sorte de gai savoir les accompagne. Je leur dois beaucoup. » J'ajouterai qu'elles aiment la littérature, celle qui dérange, qui ne se satisfait pas de l'ordre du monde et qui ne croit pas que la société puisse être bonne, donc qu'il faut toujours dénoncer son fonctionnement.

À propos de Patricia Highsmith, vous soulignez que d'aucuns continuent à la regarder comme un « auteur de romans policiers » (« un malentendu qu'elle n'a jamais vraiment réussi à dissiper », précisez-vous). Vous rappelez qu'elle est avant tout « un grand écrivain », « fille avouée de Dostoïevski et d'Henry James, enfant cachée de Flaubert et de sa passion du mot "juste". » Pourriez-vous nous expliquer ce qui selon vous crée la différence fondamentale entre ces deux actes d'écrire ? Entre roman policier et littérature ?

Je ne veux pas dire que le roman policier n'est pas de la littérature. C'est comme pour tous les livres, quel que soit le genre auquel on les rattache. Certains sont de la littérature, d'autres des produits. Et il y a plusieurs genres dans ce qu'on appelle romans policiers. Fred Vargas et Henning Mankell n'écrivent pas du tout de la même manière. J'adore les grands classiques de la littérature policière, Dashiell Hammett, Raymond Chandler. Les grandes anglaises aussi. Les scandinaves. Et je reste totalement fan de la très subtile Agatha Christie. Je suis triste de lire moins de romans policiers que je ne le faisais naguère parce que je lis trop de livres qui viennent de sortir. Mais il se trouve que Patricia Highsmith n'appartient à aucun des genres policiers. La manière dont on l'a étiquetée occulte la diversité de son œuvre. Le Journal d'Edith, n'a absolument rien d'une histoire policière. Bien sûr il y a Tom Ripley, le meurtrier que personne ne peut coincer, ce qui n'est pas non plus très policier. Elle

travaille plutôt sur le mystère, la montée du malaise, de la peur. C'est une grande romancière de l'angoisse.

Toujours concernant Patricia Highsmith, vous dites d'elle qu'elle fut un « écrivain conscient de ne pouvoir être un vrai créateur qu'en étant d'abord un très grand lecteur ». Pensez-vous pouvoir élargir cette notion à tous les écrivains ? Faut-il nécessairement avoir beaucoup lu pour comprendre ce qu'écrire veut dire ?

Oui je crois que pour écrire, au sens « faire œuvre d'écrivain », il faut savoir lire. Tous les écrivains que j'ai rencontrés, si divers qu'ils soient, de Claude Simon à Michel Déon, de Philip Roth à Philippe Sollers, de Nathalie Sarraute à Dominique Rolin, de Robert Sabatier à Danièle Sallenave, et bien d'autres, sont de très grands lecteurs. Ils ont « avalé » toute une partie de la « Bibliothèque ».

Sur la densité émotionnelle très palpable qui régit vos rencontres avec ces personnes hors du commun, vous faites cet intéressant constat : « Quand on reste plusieurs heures en compagnie d'une personne qu'on ne reverra peut-être jamais, il se passe quelque chose de mystérieux – qui en dit long aussi sur soi-même –, comme parfois une conversation avec un inconnu dans un train ou un avion. » Pourriez-vous justement nous préciser ce « qui en dit long aussi sur soi-même » ?

Difficile à dire. Je vais essayer. Quand on fait un entretien questions-réponses, on a fait les questions, donc on y a mis de soi, mais ensuite on est en retrait. Quand on veut faire un portrait, on s'implique plus, il faut créer un lien, même s'il est éphémère, et si ça ne marche pas, c'est qu'on n'a rien donné de soi. Donc l'autre n'a envie de rien donner de lui-même. Et vous le savez, parfois, on dit à des inconnus qu'on ne verra qu'une fois, des choses qu'on ne dit pas à des proches. Pour demander à la personne dont on va faire le portrait de dire des choses personnelles, il faut lui donner confiance, qu'elle sache qu'on n'est pas là pour des confidences, des ragots. Savoir, ou pas, créer une intimité fugace, en dit en effet long sur qui on est. Propos recueillis par Martine Roffinella

La passion des écrivains Rencontres & portraits Gallimard, 21 euros.



Le son différent de Brooklyn Par [Hugues Demeusy](#) - 10 janvier 2018 Un immeuble à Brooklyn **Le bruit des autres, Amy Grace Loyd** Stock Depuis la mort de son mari, Célia vit dans l'ombre de ce dernier. Propriétaire d'un petit immeuble à Brooklyn, elle loge des gens atypiques, avec qui elle entretient des rapports distants. Jusqu'à ce qu'arrive Hope, une femme fuyant un mari infidèle... Avec *Le bruit des autres*, Amy Grace Loyd signe son premier roman en 2014, avec une maîtrise incontestable et un sujet bouleversant : une femme choisit de s'isoler parce qu'elle ne parvient pas à faire le deuil de son mari ; elle s'est enfermée dans la routine, dans une vie en demi-teinte mais va soudain vivre une expérience qui la fera enfin réagir et redevenir « humaine »

Une femme brisée

Célia, la quarantaine affirmée, vit à Brooklyn, dans un petit immeuble vétuste, dont elle est la propriétaire. Oui, c'est bien de Brooklyn dont il s'agit, sa bohème, sa « coolitude », quartier en mutation où vit une population très cosmopolite. Célia, elle, montre un visage fermé. On pourrait presque dire qu'elle est acariâtre. Ou pour être plus juste, renfermée sur elle, sur ses fantômes. Elle s'occupe de ses locataires, des anticonformistes pour la plupart qui trainent aussi leurs problèmes... Mais Célia n'en fait pas plus que de nécessaire, si ce n'est qu'elle loge celles et ceux qui ne trouveraient pas leur place ailleurs...

Une nouvelle locataire

Quand George, un [gay](#) quinquagénaire, lui demande de sous-louer son appartement à une de ses amies, en rupture familiale suite à l'infidélité de son mari, elle refuse tout d'abord. Puis les circonstances lui feront accepter ce nouveau personnage, paumé, qui se [livre](#) à des comportements auto destructeurs...

Alors Célia va sortir d'elle-même certainement parce qu'elle retrouve un peu de son vécu dans ces actes jusqu'au-boutistes... et puis la rencontre va se produire. Et tout va basculer... Célia va se retrouver et du coup, s'ouvrir à la vie (et plus seulement au bruit) de ceux qui l'entourent...

Une sexualité non définitive

Sans fausse sensiblerie, avec une certaine dureté envers ses personnages, Amy Grace Loyd mène cette intrigue avec maestria en maniant sa narration sans fausse note. Brillant autant que dérangent, ce livre humaniste plaide pour des sentiments et des sensations inédits sans la référence à une sexualité définitive, aucun voyeurisme... Alors, cette histoire vous fera vibrer, filles et garçons !



Les couleurs gaies de Wang Xiaochuan

Dans le cadre de la Semaine LGBT chinoise, Wang Xiaochun propose à partir du 8 janvier une dizaine de peintures sur toile et sur papier en technique mixte pour présenter sa vision de l'homosexualité.

Par [Olivier Guérin](#) 8 janvier 2018 WANG Xiaochuan, né en 1987 à Heilongjiang, a été diplômé en arts plastiques de l'École des Beaux-Arts de Xi'an en 2014. Depuis, il poursuit ses études en France.

Wang Xiaochun présente une dizaine de peintures sur toile et sur papier en technique mixte pour présenter sa vision de l'homosexualité. Beaucoup de couleurs pour toutes les facettes de la vie et pour rendre la vie plus gaie. L'[exposition](#) de ce jeune [artiste](#) chinois, dans le plus ancien lieu gay de Paris, donnera une couleur particulière à cette [4ème édition de la Semaine LGBT chinoise](#).

Tu es né à Heilongjiang au nord de la Chine en 1987. Quel est ton parcours artistique ?

Dès l'âge de six ans, ma mère a fait venir à la maison un professeur pour m'initier à l'art de la peinture chinoise. J'ai été fasciné par les mélanges de couleurs, pouvoir créer mon propre univers.

Peindre est devenu une passion, j'ai donc passé un concours pour entrer à l'École des Beaux-Arts de Xi'an (dans le centre de la Chine). J'ai obtenu mon master en trois ans.

Pour pouvoir continuer à progresser dans mon art, il était indispensable, pour moi, de venir en France pour pouvoir apprendre les techniques européennes. Je me suis donc inscrit à l'École des Beaux-Arts de Versailles pour 3 ans dans le but de me perfectionner.

Ton exposition de peinture aura lieu du 5 janvier au 8 février 2018 (vernissage le jeudi 1 février 2018 à 19h), dans le cadre de la 4e Semaine LGBT chinoise, au Duplex, le plus ancien lieu gay à Paris. Quelle est l'idée de cette exposition ?

Il est important, à mes yeux, de mettre en avant l'homosexualité chinoise tant par des expositions que par des films, ainsi que d'avoir des moments d'échanges avec le public. Exposer dans l'un des plus anciens lieux gays de Paris, c'est comme faire partie intégrante de cette communauté sans aucune distinction.

Que souhaites-tu exprimer à travers tes œuvres ?

Mes œuvres sont assez simples en fait : j'y parle d'homosexualité, surtout la mienne... comment je la perçois, comment elle me fait vivre, vibrer.

Parfois, certaines peintures ne reflètent que mes journées passées avec mes amis.

J'aime le fait que l'on puisse s'approprier mes peintures comme le fait qu'elles délivrent parfois un message très simple.

Tu t'es installé à Paris en 2015. Tu aimes ta vie ici ?

Paris est une ville où la culture s'expose à chaque coin de rue. Les musées, les galeries, les concerts, les expositions permanentes ou temporaires, j'aime me nourrir de tous les arts que propose cette ville. Et puis, la communauté chinoise est assez importante donc cela m'a permis de ne pas me retrouver seul.

Comment vit-on en tant que gay en Chine ? Quelles sont les différences avec la France ?

En Chine, l'homosexualité n'est pas pénalisée, mais elle reste très mal vue. Les bars gays, dans les grandes villes, restent relativement cachés. En France, c'est agréable de pouvoir vivre son homosexualité tranquillement, sans trop de problèmes.

Exposition de WANG Xiaochuan : Les Couleurs gaies Du 08 janvier au 05 février 2018, Vernissage le jeudi 1er février 2018 Le Duplex, 25 rue Michel-le-Comte, Paris 3ème